



**HAL**  
open science

# Pris à son propre piège : la mort du sultan al-Zâhir Baybars (1277)

Mohamed Ouerfelli

► **To cite this version:**

Mohamed Ouerfelli. Pris à son propre piège : la mort du sultan al-Zâhir Baybars (1277). Jérémie Foa, Elisabeth Malamut et Charles Zaremba. La mort du prince : De l'Antiquité à nos jours, Presses universitaires de Provence, pp.79-96, 2016, Le temps de l'histoire, 979-10-320-0043-4. <halshs-03523961>

**HAL Id: halshs-03523961**

**<https://shs.hal.science/halshs-03523961v1>**

Submitted on 12 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



# LA MORT DU PRINCE

De l'Antiquité à nos jours

SOUS LA DIRECTION DE  
JÉRÉMIE FOA, ÉLISABETH MALAMUT ET CHARLES ZAREMBA

LE TEMPS DE L'HISTOIRE



collection  
LE TEMPS DE L'HISTOIRE

# **La mort du prince**

## **De l'Antiquité à nos jours**

SOUS LA DIRECTION DE  
**JÉRÉMIE FOA, ÉLISABETH MALAMUT ET CHARLES ZAREMBA**

2016

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

29, avenue Robert-Schuman - F - 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1  
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur <http://presses-universitaires.univ-amu.fr>

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

# Pris à son propre piège

## La mort du sultan al-Zâhir Baybars (1277)

Mohamed Ouerfelli

Aix Marseille Université, CNRS, LA3M UMR 7298

Depuis les années 1970, les travaux sur le thème de la mort au Moyen Âge, ont connu un rebond significatif, essentiellement pour le monde latin, dans le cadre d'une nouvelle histoire des mentalités, que Lucien Fèbvre a appelée de ses vœux<sup>1</sup>. La question de la mort du prince, qui a donné lieu à plusieurs publications pour l'Occident latin<sup>2</sup>, n'a été que très peu abordée par l'historiographie contemporaine sur le monde musulman<sup>3</sup>. Il a fallu attendre les travaux pionniers de Gilles Veinstein sur l'empire ottoman. Pendant les années 1990, les enquêtes menées par l'équipe de recherche « Études turques et ottomanes » ont jeté les premières bases d'un travail collectif sur le thème de la mort selon des approches pluridisciplinaires et largement complémentaires. Elles ont abouti à la publication d'un volume novateur tant dans ses méthodes pour traiter la question de la mort, que dans son contenu attaché à appréhender les derniers instants du mourant, la préparation de son corps, les cérémonies funèbres, la construction du tombeau et les manifestations du deuil<sup>4</sup>. Dans ce volume, Maryta Espéronnier a porté un regard sur la mort dans le sultanat mamelouk, en s'appuyant sur les témoignages de Maqrîzî

---

\* Je tiens à remercier Brigitte Marino pour sa lecture minutieuse de cette contribution et ses suggestions.

1 Philippe Ariès, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977 ; Michel Vovelle, *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1983.

2 Brigitte Boissavit-Camus, François Chausson et Hervé Inglebert (dir.), *La mort du souverain : entre Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Picard, 2003 ; Murielle Gaude-Ferragu, *D'or et de cendres. La mort et les funérailles des princes dans le royaume de France au bas Moyen Âge*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Septentrion, 2005.

3 Jacqueline Sublet, *Les trois vies du sultan Baïbars*, Paris, Imprimerie nationale, 1992, p. 168-171 ; Peter Thorau, *Sultan Baïbars I. von Ägypten. Ein Beitrag zur Geschichte des Vorderen Orients im 13. Jahrhundert*, Wiesbaden, 1987, p. 290-293.

4 Gilles Veinstein (dir.), *Les Ottomans et la mort. Permanences et mutations*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1996.

et d'Ibn Iyâs<sup>5</sup>. Parmi les personnalités citées dans cette contribution figure le sultan Baybars (1260-1277), dont la mort a été dissimulée au public pendant un certain temps, par crainte de voir le pouvoir échapper aux Mamelouks. Plus récemment, Julien Loiseau, en mettant l'ordre urbain et le système politique mamelouk au centre de ses préoccupations, aborde la question du rapport de ces militaires d'origine étrangère et sans attaches avec la mort<sup>6</sup>. Il démontre comment ils se préoccupent au plus haut point d'édifier leurs sépultures, afin de se préparer à l'épreuve du jugement, d'où la multiplication des fondations funéraires, disséminées un peu partout au cœur des grandes capitales, le Caire et Damas en particulier. Parallèlement, les actes de *waqf* fleurissent et servent à entretenir perpétuellement ces complexes funéraires<sup>7</sup>. Les recherches de Julien Loiseau sur les Mamelouks ouvrent aujourd'hui la voie pour mener de nouvelles enquêtes sur la question de la mort du prince dans le monde musulman.

M'inscrivant dans cette perspective, je souhaite examiner en détail l'exemple de la mort de Baybars, pour tenter d'en expliquer les raisons et appréhender les moments de son agonie, les rituels du traitement de sa dépouille, ses funérailles discrètes et sa mise au tombeau, le deuil et les faits qui ont suivi l'annonce de sa mort, pour en décrypter les significations politiques et sociales<sup>8</sup>.

## Excès de *qumiz* ou empoisonnement ?

Avant d'aborder la question de la mort de Baybars, il convient de rappeler comment cet esclave d'origine kiptchak, sans lignage, est parvenu à se hisser au sommet du pouvoir en Égypte, en devenant le fondateur de la dynastie mamelouke et le maître incontesté de l'Orient musulman<sup>9</sup>. Il s'agit de l'un des souverains musulmans les plus populaires, comme l'attestent non seulement les trois biographies qui nous sont parvenues, mais également les trois versions de la *Vie* de Baybars, un conte populaire datant de l'époque ottomane

- 
- 5 Maryta Espéronnier, « Un regard du côté mamelouk à travers les témoignages de Maqrîzî et d'Ibn Iyâs », *Les Ottomans et la mort*, op. cit., p. 175-186. Il est regrettable que cet auteur se trompe dans les dates de naissance et de mort des deux chroniqueurs égyptiens, les plus connus des sources mameloukes (p. 175). Maqrîzî est mort en 1442 et non pas en 1492, comme elle l'a écrit ; tandis qu'Ibn Iyâs est né en 1448 et non pas en 1442.
- 6 Julien Loiseau, *Reconstruire la maison du sultan. Ruines et recomposition de l'ordre urbain au Caire (1350-1450)*, Le Caire, IFAO, 2010, 2 vols ; *Id.*, *Les Mamelouks XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. Une expérience du pouvoir dans l'Islam médiéval*, Paris, Seuil, 2014.
- 7 *Ibid.*, p. 253-265.
- 8 Cf. la récente étude de Mehdi Ghouirgate, *L'ordre almohade (1120-1269). Une nouvelle lecture anthropologique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014, en particulier le chapitre sur la mort du calife.
- 9 Les recherches publiées sur Baybars sont nombreuses : Gaston Wiet, « Le sultan Baibars », *La Revue du Caire*, 1940 [?], p. 1-23 ; Seydah Fatima Sadeque, *Baybars I of Egypt*, Londres, Oxford University Press, 1956 ; Jacqueline Sublet, *Les trois vies du sultan Baibars*, op. cit. ; Peter Tohrau, *Sultan Baibars I. von Ägypten*, op. cit.

et centré sur sa personne<sup>10</sup>. Si l'historiographie contemporaine a particulièrement étudié la première période mamelouke et a examiné les multiples facettes de Baybars, entre autres au niveau de sa représentation<sup>11</sup>, sa mort est en revanche passée inaperçue et n'a été que très peu abordée. Elle est pourtant très significative d'une image inhabituelle d'un souverain, secouée par des révélations pour le moins inattendues.

Après la mort du sultan ayyûbide al-Sâlih Najm al-Dîn Ayyûb en 1249 et l'exécution de son fils Tûrân Shâh, Aybak, officier mamelouk, prend le pouvoir et s'empare du titre de sultan en 1250. Il chasse les Mamelouks bahrides, dont le chef est Baybars al-Bunduqdârî. Lorsqu'il meurt en 1257, les Mamelouks intronisent un de ses fils, 'Alî, renversé par son atabeg, Kutuz. Celui-ci s'empare du titre sultanien en 1259 et rappelle Baybars à ses côtés. Ensemble, ils affrontent les troupes mongoles à la bataille de 'Ayn Jâlût en 1260, où ils remportent une victoire éclatante<sup>12</sup>.

Baybars, qui fait par la suite assassiner Kutuz et prend le titre d'al-Mâlik al-Zâhir, est considéré comme le véritable fondateur du sultanat mamelouk. Pour légitimer son pouvoir, il rétablit le califat abbasside au Caire, en intronisant un des derniers descendants des Abbassides de Bagdad. En 1261, à cette occasion, il prend le titre de sultan de l'Islam et des musulmans<sup>13</sup>, mais également celui « d'associé du commandeur des croyants<sup>14</sup> ». La relative stabilité retrouvée sous son règne permet de renforcer les structures de son État. Il réussit à s'emparer des dernières petites principautés ayyûbides de Syrie, à conquérir les forteresses des Ismaéliens et à réduire encore davantage le nombre de places tenues par les Francs. Son emprise sur la Syrie lui donne la possibilité de mieux contrôler les territoires frontaliers avec l'il-khanat mongol de Perse, qui menace le sultanat mamelouk.

- 
- 10 *Sîrat al-Zâhir Baybars*, éd. Mustafa al-Saba, Le Caire, 1923 ; rééd., Le Caire, 1996, 5 vol. ; Jean-Claude Garcin (dir.), *Lectures du roman de Baybars*, Aix-en-Provence, 2003 ; Francis Guinle, *Les stratégies narratives dans la recension damascène de Sîrat al-Malik al-Zâhir Baybars*, Damas, IFPO, 2001.
- 11 Amina A. Elbendary, « The sultan, the tyrant and the hero : changing Medieval perceptions of al-Zâhir Baybars », *Mamluk Studies Review*, V, 2001, 141-157 ; Anne-Marie Eddé, « Baybars et son double : de l'ambiguïté du souverain idéal », dans Denise Aigle, *Le bilâd al-Šâm face au monde extérieurs. La perception de l'autre et la représentation du souverain*, Damas-Beyrouth, IFPO, 2012, p. 73-86.
- 12 Jean-Claude Garcin, « Le Proche Orient à l'époque mamluke », dans Jean-Claude Garcin et al., *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval x<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1995, t. 1, *L'évolution politique et sociale*, p. 344 ; Julien Loiseau, *Les Mamelouks xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 116-117.
- 13 Mounira Chapoutot-Rémadi, « Une institution mal connue, le kalifat abbasside du Caire, *Les Cahiers de Tunisie*, 20, 1972, p. 11-24 ; Denise Aigle, « La parole et l'écrit : Baybars et le califat abbasside du Caire », *Oralité et lien social au Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam) : parole donnée, foi jurée, serment*, éd. Marie-France Auzépy et Guillaume Saint-Guillain, Paris, 2008, p. 113-128.
- 14 Denise Aigle, « La parole et l'écrit... », art. cit., p. 135 ; Julien Loiseau, *Les Mamelouks xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 106-107.

Lorsqu'il s'éteint en 1277, il laisse à ses héritiers un État puissant, redouté aussi bien par les Francs et les Occidentaux que par les Mongols et les Arméniens. Les récits de sa mort divergent d'une source à l'autre. Si certains auteurs comme al-Moufaddal Ibn Abî al-Fadâ'il (mort en 1358)<sup>15</sup>, ou l'encyclopédiste al-Nuwayrî (1332)<sup>16</sup>, ainsi que ses biographes officiels, comme Ibn Shaddâd (1285)<sup>17</sup>, Ibn 'Abd al-Zâhir (1293)<sup>18</sup>, ou Shâfi' Ibn 'Alî (1330)<sup>19</sup>, ne s'étaient pas longuement sur les circonstances réelles de sa mort, d'autres chroniqueurs tels al-Yûnînî (1326)<sup>20</sup>, Ibn Kathîr (1373)<sup>21</sup>, Maqrîzî (1442)<sup>22</sup> ou encore Ibn Tagrî Bardî (1470)<sup>23</sup>, apportent des informations supplémentaires sur la façon dont il est mort, qui donnent de Baybars une image autre que celle d'un grand sultan au-dessus de la mêlée.

On peut identifier au moins trois versions de sa mort, de la plus neutre à la plus compromettante en termes d'image. La première version, la moins détaillée et la plus neutre, indique qu'après son retour à Damas d'une expédition victorieuse en Anatolie orientale, Baybars s'installe dans son palais bigarré (Qasr al-Ablaq), qu'il tombe malade et décède treize jours plus tard<sup>24</sup>. La deuxième version établit un lien entre le décès de Baybars et la consommation du *qoumiz*, du lait de jument fermenté, boisson de prédilection des pasteurs de la steppe et de la cour mongole<sup>25</sup>. Pour fêter sa victoire, le sultan réunit dans son palais ses émirs et ses proches, avec qui il passe des moments de convivialité, en partageant des coupes de *qumiz*. Baybars s'est montré *au comble de sa joie, au plus haut point de la prospérité, il but avec excès*<sup>26</sup>. Cet abus lui fut fatal, au point de souffrir pendant treize jours, malgré les efforts des médecins pour le sauver. La troisième version est, quant à elle, plus détaillée ; elle est rapportée par al-Yûnînî, Ibn Kathîr, Maqrîzî et Ibn Tagrî Bardî. Elle

15 Al-Moufaddal Ibn Abî al-Fadâ'il, « Kitâb al-nahj al-sadîd wal-durr al-farîd fimâ ba'da târîkh Ibn al-'amîd (*Histoire des sultans mamelouks*) », *Patrologie orientale*, XII/3, n° 59, éd. et trad. E. Blochet, Paris, 1916, II, p. 440-444.

16 Al-Nuwayrî, *Nihâyat al-'irab fî funûn al-'adab*, Le Caire, 2007, XXX, p. 365-366.

17 Ibn Shaddâd, *Târîkh al-Malik al-Zâhir*, éd. Ahmed Hutait, Wiesbaden, 1983, p. 222-224.

18 Ibn 'Abd al-Zâhir, *Al-Rawd al-zâhir fî sirat al-Malik al-Zâhir*, Riyad, 1976, p. 473-474 ; Amina A. Elbendary, *op. cit.*, p. 144.

19 Shâfi' Ibn 'Alî, *Husn al-manâqib al-sirriya al-muntaza'a min al-sîra al-Zâhiriya*, Riyad, 1989. Cette œuvre n'est pas réellement une biographie, mais plutôt un résumé d'un grand intérêt, dans la mesure où son auteur corrige son oncle Ibn 'Abd al-Zâhir, chancelier de Baybars, souligne ses négligences et détaille certaines questions survolées ou passées sous silence.

20 Al-Yûnînî, *Thayl mir'ât al-zamân*, Hayderabad, 1960, III, p. 273-274.

21 Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa-l-nihâya*, Beyrouth, 1987, VII/13, p. 289-290.

22 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk fî ma'rîfat duwal al-mulûk*, éd. Mustapha Ziyâda, Le Caire, 1957, I/2, p. 635-636.

23 Ibn Tagrî Bardî, *Al-Nujûm al-zâhira fî mulûk Misr wa-l-Qâhira*, Le Caire, 1938, VII., p. 175-177.

24 Ibn 'Abd al-Zâhir, *Al-Rawd al-zâhir*, *op. cit.*, p. 472-473 ; Nuwayrî, *Nihâyat*, *op. cit.*, XXX, p. 365-366.

25 Julien Loiseau, *Les Mamelouks XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 160-161. Contrairement à ce qu'écrit l'auteur, aucune source ne mentionne une quelconque tentative d'empoisonnement de Baybars par un prince ayyûbide.

26 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk fî ma'rîfat duwal al-mulûk*, *op. cit.*, I/2, p. 635.

révèle les basses manœuvres propres aux cours royales. Baybars est victime d'un plan qu'il a lui-même préparé pour se débarrasser d'un prince ayyoubide valeureux. Comment en est-on arrivé là alors que Baybars est au sommet de son pouvoir ?

L'affaire remonte à quelques mois avant sa mort ; Baybars consulte régulièrement des astrologues, qui lui prédisent la mort par empoisonnement en cette année 676/1277 d'un *malik* à Damas<sup>27</sup>. Cette nouvelle l'inquiète au point de le déstabiliser ; il apparaît au cours de son expédition en Anatolie orientale soucieux, craintif, affaibli et incapable de prendre les bonnes décisions<sup>28</sup>. Son manque de courage et son comportement ont surpris ses émirs et surtout al-Malik al-Qâhir Bahâ' al-Dîn 'Abd al-Malik, fils d'al-Malik al-Mu'azzam 'Isâ, descendant des Ayyoubides, qui l'accompagnait dans cette expédition. Celui-ci s'est particulièrement distingué dans cette bataille et a permis aux armées mameloukes de remporter une victoire inespérée. Tout en recueillant le respect et l'admiration des émirs mamelouks, le prince ayyoubide n'hésite pas à critiquer les tergiversations du sultan et son manque de courage.

Ce prince s'était signalé dans ce combat par une valeur brillante, qui avait fait beaucoup de mal à l'ennemi et excité une admiration universelle. Cet exploit produisit une impression fâcheuse sur l'esprit du sultan, qui depuis ce jour, perdit son activité, montra de la crainte et du regret de s'être enfoncé inconsidérément avec son armée dans le pays des Byzantins. Al-Malik al-Qâhir adressa des reproches au sultan et lui fit honte de sa lâcheté<sup>29</sup>.

Il provoque ainsi la colère et la jalousie de Baybars, qui décide de s'en débarrasser pour conjurer le mauvais sort. Pour cela, il prépare un plan qui consiste à empoisonner le prince ayyoubide lors d'un banquet convivial, auquel assistent ses émirs et toute sa cour.

Il donna un repas dans lequel on devait boire du *qoumiz* et auquel il invita al-Malik al-Qâhir. Il avait, sans rien dire à personne, préparé d'avance du poison. Voici comment : il avait disposé trois coupes, réservées pour son usage particulier, et qui étaient confiées à trois échansons. Personne d'autre que lui ne pouvait s'en servir, et s'il voulait témoigner à un homme une distinction éminente, il lui offrait de sa propre main une de ces coupes. Al-Malik al-Qâhir s'étant levé pour aller satisfaire un besoin naturel, le sultan jeta dans un de ces vases le poison dont il s'était muni et, tenant dans sa main cette coupe, il attendit le retour de son ennemi auquel il la présenta. Al-Malik al-Qâhir, après avoir baisé la terre, but toute la liqueur<sup>30</sup>.

Lorsque le sultan, pensant avoir atteint son objectif, sort à son tour, son échanson remplit la coupe dans laquelle le prince ayyoubide a bu. À son retour, Baybars boit la coupe présentée par son échanson, coupe que selon Ibn Kathîr, « Dieu lui a fait oublier<sup>31</sup> ».

27 *Ibid.*, I/2, p. 636.

28 Al-Yûnînî, *Thayl mir'ât al-zamân*, *op. cit.*, III, p. 273.

29 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, *op. cit.*, I/2, p. 635-636 ; Jacqueline Sublet, *Les trois vies*, *op. cit.*, p. 169.

30 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, *op. cit.*, I/2, p. 636 ; Jacqueline Sublet, *Les trois vies*, *op. cit.*, p. 169-170.

31 Ibn Kathîr, *Al-bidâya wa-l-nihâya*, *op. cit.*, VII, t. 13, p. 290.

Si Maqrîzî ne donne pas de détails sur ses sources d'information, al-Yûnînî en revanche indique que Tâğ al-Dîn Nûh Ibn Ishâq Ibn Sheykh al-Salâmiya a reçu les confidences de l'émir 'Alâ' al-Dîn Azdumur al-'Alâî, vice-roi, pendant sa présence à la citadelle de Safad. Celui-ci a recueilli un témoignage sûr, accréditant la thèse de la mort de Baybars par empoisonnement, en voulant se débarrasser d'un prince ayyoubide<sup>32</sup>. Ibn Tagrî Bardî, quant à lui, précise que ce récit est bien connu dans les milieux du pouvoir mamelouk et que sa véracité ne fait aucun doute<sup>33</sup>.

## L'agonie du sultan

L'agonie de Baybars a duré treize jours, comme l'attestent tous les récits sur sa mort. Cette période correspond selon certaines versions, comme celles d'Ibn 'Abd al-Zâhir et de Nuwayrî, à la maladie de Saladin<sup>34</sup>, à une façon de rapprocher l'image de Baybars de celle du sultan ayyoubide, souverain aimé et apprécié dans tout le monde musulman. Force est de constater également que ses biographes officiels, ainsi que Nuwayrî, ne décrivent pas l'agonie de Baybars, pour éviter la question de son empoisonnement, mais aussi pour ne pas donner l'image d'un souverain affaibli, souffrant et agonisant.

Le début de sa maladie commence après cette soirée arrosée : « il éprouva un mouvement de fièvre<sup>35</sup> ». Le lendemain matin, ses douleurs s'accroissent, accompagnées de vomissements<sup>36</sup>. Selon Ibn Shaddâd, repris par des chroniqueurs postérieurs tels al-Moufaddal Ibn Abî al-Fadâ'il et Ibn Tagrî Bardî, Baybars s'est plaint auprès de l'émir Shams al-Dîn Sunqur al-'Alfî, qui lui a conseillé de vomir, mais il n'a pas réussi à le faire<sup>37</sup>. Il ne manque pourtant pas à ses obligations religieuses ; il fait ses prières, monte à cheval et se rend à l'hippodrome, comme à l'accoutumée, et ne retourne à son palais bigarré qu'en fin de journée pour passer la nuit. Pendant la deuxième journée, l'état de santé de Baybars ne s'améliore pas ; il se plaint d'une extrême chaleur qu'il ressent dans les intestins. Son entourage lui administre un remède, sans avoir consulté les médecins, qui aggrave son cas et augmente ses douleurs.

Les médecins appelés auprès de lui, critiquèrent l'usage de ce médicament et conseillèrent unanimement une boisson purgative. Comme elle n'opérait pas, on employa, pour produire une secousse, un remède plus énergique. Alors il se manifesta une diarrhée excessive. La fièvre augmenta, et le malade évacua du sang qui provenait, disait-on, d'une dissolution du foie. On eut beau employer des pierreries comme médicament, le sultan ne tarda pas à expirer<sup>38</sup>.

32 Al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit., III, p. 273-274.

33 Ibn Tagrî Bardî, *Al-Nujûm al-zâhira*, op. cit., VII, p. 177.

34 Ibn 'Abd al-Zâhir, *Al-Rawd al-zâhir*, op. cit., p. 474 ; al-Nuwayrî, *Nihâyat*, op. cit., XXX, p. 366.

35 Ibn Shaddâd, *Târikh al-Malik al-Zâhir*, op. cit., p. 222 ; Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., I/2, p. 635.

36 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., I/2, p. 635.

37 Ibn Shaddâd, *Târikh*, op. cit., p. 222 ; al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, op. cit., II, p. 440 ; Ibn Tagrî Bardî, *Al-Nujûm*, op. cit., VII, p. 175.

38 Jacqueline Sublet, *Les trois vies*, op. cit., p. 169.

En dépit de son agonie, l'autorité de Baybars ne faiblit pas et son image reste intacte : les émirs lui obéissent sans opposition et continuent à le craindre ; personne n'ose lui rendre visite sans son accord <sup>39</sup>. L'intervention des médecins à son chevet et les nombreux remèdes qu'ils lui ont administrés, du plus doux au plus puissant, ne changent en rien le destin du sultan mamelouk. Âgé de cinquante-sept ans <sup>40</sup>, il meurt le jeudi après-midi 27 muharram 676 de l'hégire, soit le 30 juin 1277, dans son palais bigarré de Damas, entouré de son cercle le plus intime <sup>41</sup>.

## Des funérailles discrètes

Après la mort de Baybars, son entourage et ses grands émirs, dont la plupart sont des compagnons de route, sont pris de panique. Que faire après la mort du chef, alors que son fils est encore jeune et le pouvoir des Mamelouks turcs fragile ? Quelques temps après l'événement, alors que Baybars est toujours sur son lit de mort, ils se réunissent pour réfléchir à la décision à prendre quant à l'annonce de sa mort au peuple et sur la date à laquelle il faut rendre l'événement public. Cette nouvelle ne doit pas sortir du palais en attendant le retour des trésors du sultan et de l'armée au Caire, l'intronisation de son fils al-Malik al-Sa'îd et l'assurance de la fidélité des émirs et de l'armée envers le nouveau souverain. Le risque de coup d'état ou de révolte populaire est réel et il n'est pas rare de voir une telle nouvelle provoquer des débordements et être suivie de pillages <sup>42</sup>. Ordre est donné d'empêcher toute personne d'entrer dans le palais ou d'en sortir et encore moins de pénétrer dans les appartements du sultan, afin d'éviter la propagation de la nouvelle <sup>43</sup>. Malgré l'ampleur de l'événement, dès le lendemain, les émirs mamelouks ne changent en rien leurs habitudes. Tout en retenant leurs émotions, ils vont parader au marché aux chevaux, « sans laisser apparaître la moindre tristesse <sup>44</sup> ».

Pour ne rien laisser paraître, les émirs mamelouks, avec l'émir Badr al-Dîn, le *khazindâr* (trésorier) <sup>45</sup>, à la manœuvre, ont mis en place tout un plan, qui consiste d'abord à déposer le corps du défunt dans un lieu sûr, en attendant de

39 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., II/1, p. 637.

40 Ibn Duqmâq, *Al-Çawhar al-thamîn fi siyar al-Mulûk wa-l-salâtîn*, Beyrouth, 1985, t. 2, p. 80.

41 Ibn 'Abd al-Zâhir, *Al-Rawd al-zâhir*, op. cit., p. 473 ; Shâfi' Ibn 'Alî, *Husn al-manâqib*, op. cit., p. 335 ; al-Nuwayrî, *Nihâyat*, op. cit., XXX, p. 366 ; Ibn Kathîr, *Al-Bidâya wa-l-nihâya*, op. cit., VII, t. 13, p. 290 ; Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., II/1, p. 636. Il est écrit 17 et non pas 27, ce qui me semble une erreur de transcription de l'éditeur du texte. En revanche, les autres auteurs proposent la date 28 muharram, le 1<sup>er</sup> juillet 1277 ; Ibn Shaddâd, *Târîkh*, op. cit., p. 223 ; al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit., III, p. 245 ; al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, op. cit., II, p. 441 ; Ibn Tagrî Bardî, *Al-Nujûm*, op. cit., VII, p. 175.

42 Cf. par exemple la réaction des artisans et des marchands de la ville de Damas après l'annonce de la mort de Saladin ; Anne-Marie Eddé, *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 424.

43 Al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, op. cit., II, p. 441.

44 *Ibid.*, II, p. 442.

45 Al-Yûnînî, *Thayl mir'ât al-zamân*, op. cit., III, p. 262-263.

l'ensevelir définitivement. À la fin de la nuit, et loin des regards, les six grands émirs ont procédé à son transfert à la citadelle de Damas. Trois personnes, proches de Baybars, se sont ensuite occupées de son corps : son intendant Shuġā' al-Dīn 'Anbar, le juriste Kamāl al-Dīn al-Manbiġī et l'émir 'Izz al-Dīn al-Afram qui ont pris soin de faire les ablutions funèbres, de l'embaumer, de le « conserver », et de l'envelopper dans un linceul<sup>46</sup>. Si nos sources sont avares de détails sur le déroulement précis de ces opérations sur le corps de Baybars, tous les livres de *fiqh* en revanche, comportent des chapitres sur les funérailles, où l'on trouve des recommandations et des règles pour laver le corps du mort. Dans son *Muwatta'*, Mālik Ibn Anas (mort en 796), indique « qu'il n'existe pas de prescription à suivre pour le lavage du mort, mais on le lave et on le purifie<sup>47</sup> ». Al-Shāfi'ī (mort en 820), quant à lui, insiste sur l'obligation de laver le corps du mort et précise les différentes parties du corps qu'il faut laver, et comment il faut procéder pour faire les ablutions funèbres, selon les catégories sociales<sup>48</sup>. Pendant ces étapes, les personnes chargées de s'occuper de la dépouille du défunt, allument des bougies, récitent des versets du Coran et répandent de l'encens<sup>49</sup>.

Le corps du sultan est mis par la suite dans un cercueil suspendu dans une des pièces de la citadelle, en attendant de lui élire une sépulture définitive<sup>50</sup>. Ibn 'Abd al-Zāhir et al-Nuwayrī indiquent que le corps de Baybars a été posé sur un lit, pour atténuer le choc que peut provoquer l'image désastreuse du cadavre du sultan suspendu et dans l'attente d'être enterré<sup>51</sup>.

Les émirs doivent toutefois informer al-Malik al-Sa'īd du décès de son père, par le biais de la poste aux chevaux, dont Baybars a développé les structures<sup>52</sup>. L'émir Badr al-Dīn, le *khazindār*, confie une lettre à ce sujet à deux émirs, qui la remettent en main propre au futur souverain mamelouk. Celui-ci joue le jeu du secret absolu et remet aux deux messagers des robes d'honneur et une récompense financière, allant de 48 000 à 60 000 dirhams, selon les versions, « pour faire croire qu'ils étaient venus lui apporter l'heureuse nouvelle du retour du sultan en Égypte, et lui faire savoir qu'il était en bonne et parfaite santé<sup>53</sup> ».

L'organisation du retour des trésors du sultan, de ses chevaux et de l'armée au Caire, en particulier à la Citadelle, centre du pouvoir des Mamelouks, représente la deuxième étape du plan préparé et mis en exécution par les grands émirs et les proches du défunt. Pour cela, le *khazindār*, en cachant la mort de Baybars aux troupes, a fait croire qu'il était malade et qu'il fallait le

46 Al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, op. cit., II, p. 441-442.

47 Mālik Ibn Anas, *Al-Muwatta'*, trad. Muhammad Diakho, Beyrouth, 2004, p. 173.

48 Ibn Sālim al-'Umrānī, *al-Bayān fī madhhab al-imām al-Shāfi'ī*, Beyrouth, 2000, III, p. 17-38.

49 Mehdi Ghouirgate, *L'ordre almohade (1120-1269)*, op. cit., p. 409.

50 Al-Kutubī, *Fawāt al-wafiyāt*, Le Caire, 1951, I, p. 165.

51 Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, op. cit., XXX, p. 366.

52 Jean Sauvaget, *La poste aux chevaux dans l'empire des Mamelouks*, Paris, 1941.

53 Al-Yūnīnī, *Thayl*, op. cit., III, p. 246 ; Maqrīzī, *Kitāb al-sulūk*, op. cit., II/1, p. 641-642.

transporter sur une litière<sup>54</sup>. Il prend le commandement de l'armée et se met en marche en direction de l'Égypte.

On lui apportait des boissons et des poulets, et les médecins escortaient la litière ; l'eunuque du sultan leur décrivait la marche de la maladie, et ils rédigeaient des ordonnances suivant ce qui leur semblait opportun. Un mamelouk était dans la litière, et mangeait les aliments qu'on y introduisait<sup>55</sup>.

Une fois arrivés devant la Citadelle, les émirs mettent pied à terre ; ils entrent avec la litière, les étendards impériaux, suivis par les troupes. L'émir Badr al-Dîn rencontre le futur sultan dans la grande salle d'audience (*îwân*), lui présente les trésors, les différents corps de l'armée et lui réitère sa fidélité<sup>56</sup>. Cet instant constitue la remise du pouvoir aux mains du nouveau souverain, précédant ainsi l'annonce publique de la mort de Baybars, prononcée par les chambellans (*hâjib*) : « Émirs, implorez la miséricorde de Dieu pour le sultan al-Malik al-Zâhir. » Cette annonce est suivie de grandes manifestations d'émotions comme des cris, des gémissements<sup>57</sup>. Pour officialiser définitivement l'avènement du nouveau souverain, le vendredi suivant, le prêche est prononcé dans toutes les mosquées d'Égypte au nom du sultan al-Malik al-Sa'îd, qui a fait la prière de l'absent pour son père<sup>58</sup>. En Syrie, la nouvelle s'est propagée à partir de Damas le 17 juillet 1277<sup>59</sup>, après l'arrivée d'un courrier de la poste expédié du Caire<sup>60</sup>.

## Transférer le corps du sultan

Si de nombreux émirs et sultans mamelouks ont aménagé leurs tombeaux de leur vivant<sup>61</sup>, ce n'est pas le cas de Baybars, qui a simplement émis le souhait d'être enterré dans un lieu à proximité de Dârayya, grand village situé dans la Ghûta de Damas, et qu'on lui construise un mausolée destiné à la postérité, lui permettant le salut et le repos de son âme<sup>62</sup>. Avant lui, Saladin aussi a souhaité être inhumé à l'extérieur de la ville de Damas<sup>63</sup>. Mais la volonté

54 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., II/1, p. 642.

55 Al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, op. cit., II, p. 443.

56 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., II/1, p. 642.

57 *Ibid.* D'autres signes de deuil sont attestés par les sources, comme pendant le transfert de la dépouille d'al-Malik al-Sâlih de la citadelle de l'île de Rawda à son mausolée, situé à proximité de ses madrasas dans l'Entre-deux-palais (Bayna al-Qasrayn), en 1250, les émirs étaient vêtus de blanc et les mamelouks ont coupé leurs cheveux ; *Ibid.*, II/1, p. 371 ; Maryta Espéronnier, « Un regard du côté mamelouk à travers les témoignages de Maqrîzî et d'Ibn Iyâs », op. cit., p. 183-184 ; Julien Loiseau, *Les Mamelouks*, op. cit., p. 114-115.

58 Al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit., III, p. 234.

59 Ibn Tagrî Bardî, *Al-Nujûm*, op. cit., VII, p. 177.

60 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., II/1, p. 643.

61 Julien Loiseau, *Les Mamelouks*, op. cit., p. 254.

62 Ibn Shaddâd, *Târikh*, op. cit., p. 224 ; al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit., III, p. 246.

63 Plus précisément dans le faubourg méridional de la ville, au sud de l'Hippodrome des Cailloux ; Abd al-Razzaq Moaz, « Note sur le mausolée de Saladin à Damas. Son fondateur et

de Baybars n'a pas été respectée ; son fils al-Malik al-Sa'îd en décide autrement, c'est-à-dire de l'enterrer à l'intérieur de la capitale syrienne, à l'instar de grands souverains ayyûbides, pour affirmer la légitimité et la continuité du pouvoir. Il écrit au gouverneur de Damas en lui ordonnant de choisir un lieu à proximité de la mosquée omeyade et des mausolées d'al-Malik al-Kâmil et de son frère al-Malik al-Ashraf<sup>64</sup>. S'il trouve un site idéal, il consulte toutefois des notables damascènes et demande leurs avis, notamment celui du grand cadî Ibn Râzîn. Tous ne connaissent rien du ou des propriétaires du terrain. C'est Ibn Shaddâd, le biographe de Baybars, qui vient en aide au gouverneur et lui indique qu'il s'agit d'une mosquée dépendant de la madrasa al-Kâmiya<sup>65</sup>. Le récit d'al-Moufaddal est légèrement différent : selon lui, le grand cadî de Damas Ibn al-Sâ'igh émet un avis défavorable au choix du site, qui lui paraît contraire à la loi islamique. « Il n'était point légal que l'on employât la mosquée de la madrasa al-Kâmiya comme sépulture du sultan<sup>66</sup> ». Il n'est en effet pas question de créer une polémique par la contrainte du pouvoir et d'employer la force pour s'approprier les lieux. Le projet est vite abandonné par crainte de ternir la réputation du défunt et afin que son mausolée soit un lieu de repos pour son âme, de recueillement pour les visiteurs et de souvenir envers un bon souverain pour ses successeurs.

La proposition d'Ibn Shaddâd de s'orienter vers la maison d'al-'Aqîqî<sup>67</sup>, « située en dedans de la porte al-Farağ, vis-à-vis de la madrasa al-'Âdilya », satisfait le gouverneur, qui lui confie la mission de chercher ses propriétaires et de l'acheter au prix de 48 000 dirhams. Cette somme provient du loyer des propriétés du sultan al-Malik al-Sa'îd et du cinquième imposé aux Francs<sup>68</sup>.

Après l'acquisition du terrain, commencent les travaux de transformation des lieux en deux madrasas pour enseigner le shafiisme et le hanafisme, une maison pour le *hadîth* et un dôme funéraire (*qubba*) sous lequel sera inhumé Baybars. À en croire Maqrîzî, les travaux de construction ont à peine duré deux mois, soit de début octobre à la fin novembre 1277, ce qui a sans doute nécessité le déploiement de moyens humains et financiers colossaux

---

les circonstances de sa fondation », *Bulletin d'Études Orientales*, 39-40, 1987-1988, p. 183-189 ; Anne-Marie Eddé, *Saladin*, *op. cit.*, p. 424-425.

64 Gary Leiser, « The endowment of the Al-Zâhiriyya in Damascus », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 27/1, 1984, p. 38.

65 Ibn Shaddâd, *Târîkh*, *op. cit.*, p. 225 ; al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, *op. cit.*, II, p. 443.

66 Al-Moufaddal, *Histoire des sultans mamelouks*, *op. cit.*, II, p. 443-444. Jusqu'à l'enterrement définitif de Baybars, Ibn al-Sâ'igh est toujours le grand cadî de Damas, dans la mesure où c'est lui qui a présidé la cérémonie funèbre ; cf. Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, *op. cit.*, II/1, p. 646.

67 Il s'agit d'Ahmad Ibn al-Husayn al-'Aqîqî, notable et poète damascène, mort en 378/988. Cette maison a appartenu au père de Saladin et est restée aux mains des Ayyûbides pendant leur règne ; Gary Leiser, « The endowment of the Al-Zâhiriyya in Damascus », *op. cit.*, p. 39-40

68 Ibn Shaddâd, *Târîkh*, *op. cit.*, p. 225 : il s'agit ici soit d'un tribu imposé à l'une des principautés franques de Syrie-Palestine, soit d'une taxe perçue sur des transactions de communautés marchandes, qui résident en Syrie.

pour achever le monument<sup>69</sup>. Le sultan insiste d'ailleurs sur la nécessité de rémunérer tous les ouvriers qui y ont travaillé<sup>70</sup>. C'est aussi une course contre la montre pour soulager le corps toujours suspendu du sultan et entamer les funérailles officielles.

Une fois la construction terminée, une délégation envoyée par le sultan arrive à Damas, le 30 novembre ; trois jours plus tard, soit le vendredi 2 décembre 1277, l'ordre est donné de transférer le corps du défunt. Une fois de plus, c'est pendant la nuit que le cercueil est transporté par des hommes de la citadelle de Damas jusqu'à la grande mosquée des Omeyades, où la prière est faite en son nom<sup>71</sup>. La crainte du peuple n'est pas dissipée ; le sultan mamelouk ne veut pas non plus montrer publiquement le cercueil de son père, mort depuis plus de cinq mois.

Le corps de Baybars est conduit à son mausolée et enterré sous la coupole. Le gouverneur de la Syrie a assisté à la cérémonie ; c'est le grand *cadi* de Damas en personne qui fait arranger le corps de Baybars dans le tombeau auprès duquel on plaça le lendemain des lecteurs du Coran<sup>72</sup>. Sur la sépulture, on peut lire l'inscription suivante :

Ceci est le tombeau de l'esclave avide de Dieu, le sultan al-Malik al-Zâhir, le conquérant, le combattant aux frontières pour l'œuvre de Dieu, Rukn al-Dîn Abû al-Fath Baybars, décédé le jeudi 27 muharram de l'année 676<sup>73</sup>.

Pour donner vie à ce monument important, qui porte désormais le nom d'al-Zâhiriya, le 10 avril 1278, le sultan mamelouk nommé Ibn Shaddâd comme mandataire, pour déclarer, en son nom, que l'édifice est désormais un *waqf*. Des villages de Baniyâs, du Ghawr, réputés pour leurs richesses agricoles et surtout pour leurs plantations de cannes à sucre, de la Ghûta de Damas, des fermes, une boutique, un moulin, un hammam et des vignes sont désormais affectés au *waqf* du monument, comme l'atteste une inscription datée de l'année 676/1277 et placée au dessus de la porte de la salle funéraire<sup>74</sup>. Leurs revenus sont destinés à payer les salaires des enseignants des deux madrasas, des juristes, des lecteurs, de l'imam shafiïte, du *muezzin*, des affranchis d'al-Malik al-Zâhir qui s'occupent du tombeau, ainsi que l'achat mensuel de chandelles et d'huile pour l'éclairage des lieux<sup>75</sup>. Quelques mois plus tard,

69 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, *op. cit.*, II/1, p. 646. D'après al-Mufaddal, la construction de la madrasa n'est pas complètement achevée au moment de l'enterrement de Baybars ; « puis ils s'occupèrent activement de pousser la construction de la madrasa, jusqu'à ce qu'elle fût terminée » ; *Histoire des sultans mamelouks*, *op. cit.*, II, p. 444.

70 Ibn Shaddâd, *Târîkh al-Malik al-Zâhir*, *op. cit.*, p. 225.

71 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, *op. cit.*, II/1, p. 646.

72 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, *op. cit.*, II/1, p. 646.

73 Étienne Combe, Jean Sauvaget et Gastion Wiet (dir.), *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, Le Caire, IFAO, 1943, XII, n° 4739, p. 227 (traduction corrigée).

74 *Ibid.*, XIII, n° 4885, p. 57-58 ; Qutayba al-Shihâbî, *Al-nuqûsh al-kitâbiya fi 'awâbid Dimashq*, Damas, 1997, p. 162 ; Gary Leiser, « The endowment of the Al-Zâhiriyya in Damascus », *op. cit.*, p. 46-47.

75 Ibn Shaddâd, *Târîkh*, *op. cit.*, p. 226-230 ; al-Yûnîni, *Thayl*, *op. cit.*, III, p. 247-248.

le sultan mobilise 12 000 dinars pour parachever la construction de l'édifice et financer le *waqf*. Signe de l'ampleur du complexe funéraire, d'autres revenus, villages et fermes sont ajoutés au *waqf* afin d'augmenter la portion de pain pour toutes les personnes travaillant dans l'édifice<sup>76</sup>. La construction d'al-Zâhiriya ne s'achève qu'un an après la mort d'al-Malik al-Sa'îd. En août 1281, le sultan al-Mansûr Qalâwûn (1279-1290) fait transférer sa dépouille à al-Zâhiriya pour l'enterrer aux côtés de Baybars, son père, et fait apposer une inscription en *naskhî* sur le portail, dont la voûte est réalisée en *muqarnas*<sup>77</sup>.

[...] L'achèvement de la construction fut ordonné par le sultan al-Malik al-Mansûr, Sayf al-Dunyâ wa-l-Dîn, Qalâwûn al-Sâlihî, associé de l'émir des croyants, que Dieu éternise sa souveraineté.

## Des funérailles officielles

Une fois Baybars enterré à Damas, le sultan al-Malik al-Sa'îd demande à ses émirs et aux fonctionnaires de répandre la nouvelle au sein des populations égyptiennes et syriennes et au-delà du sultanat mamelouk. La préoccupation immédiate du nouveau sultan n'est cependant pas de célébrer les funérailles de Baybars, mais plutôt, comme le montre clairement Ibn Shaddâd, de consolider le pouvoir, qui reste fragile malgré tout. C'est à partir de l'année suivante, soit 1278, qu'al-Malik al-Sa'îd donne l'ordre d'organiser les funérailles de son père, de célébrer comme il se doit la mort de ce grand souverain. En Égypte, comme en Syrie, des prières sont récitées à la mémoire du défunt dans toutes les grandes mosquées du sultanat. Certaines sources comme le *Thayl mir'ât al-zamân* nous offrent le luxe d'indiquer tous les lieux, dont les mosquées, où se sont déroulées les cérémonies funèbres<sup>78</sup>.

Ces célébrations visent à marquer durablement les mémoires ; elles constituent l'occasion pour le pouvoir de se déployer sur la place publique et de l'investir totalement dans une sorte de communion avec le peuple. Pour cela, il a été décidé d'organiser des funérailles dans onze lieux différents et surtout symboliques, où sont installées de grandes tentes sultaniennes, couvertes de beaux tapis, où viennent poètes et littérateurs pour célébrer les mérites de l'un des plus grands sultans de l'Islam, comme le souligne Maqrîzî<sup>79</sup>. Dans ces tentes sont préparés les plats les plus raffinés, distribués aux pauvres comme aux riches, et envoyés aux ribats et aux *zawiya*<sup>80</sup>. Douze poètes et douze lecteurs du Coran, soigneusement choisis, sont récompensés à cette occasion par le pouvoir, en leur distribuant des robes d'honneur, dans l'objectif de

76 Al-Yûnînî, *Thayl mir'ât al-zamân*, op. cit., III, p. 248.

77 Étienne Combe et alii, op.cit., 1944, XIII, n° 4884, p. 57 ; Qutayba al-Shihâbî, *Al-nuqûsh*, op. cit., p. 163.

78 Al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit. III, p. 249.

79 Maqrîzî, *Kitâb al-sulûk*, op. cit., II/1, p. 641.

80 Al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit., III, p. 249 ; al-Kutubî, *Fawât al-wafiyât*, op. cit., I, p. 166.

faire montre des largesses et de la générosité du nouveau sultan<sup>81</sup>. Pendant ces funérailles officielles, il convient de souligner la présence de nombreux lecteurs recrutés à grands frais pour psalmodier le Coran, afin d'augmenter les mérites du défunt et assurer son salut dans l'au-delà. Les pleureuses professionnelles complètent la cérémonie ; malgré leur interdiction par la loi islamique, on recourait à leurs services pour célébrer l'éloge funèbre du souverain<sup>82</sup>. Lecteurs et pleureuses sont ainsi une partie intégrante des funérailles ; sans leur participation, le défunt serait indignement inhumé et sa mémoire insuffisamment honorée. Leur temps de présence et leur nombre sont proportionnels à la grandeur du défunt<sup>83</sup>.

Avec la tenue de ces manifestations dans des lieux hautement symboliques comme la madrasa al-Zâhiriya (fondée par Baybars au Caire), la madrasa de Malik al-Sâlih Najm al-Dîn Ayyûb (1240-1249)<sup>84</sup>, située à proximité de la Qubba al-Sâlihiya, où repose la dépouille de ce grand sultan ayyûbide, ou les mosquées de Fustât, d'Ibn Tûlûn et d'al-Hâkim, ou encore celle de Baybars<sup>85</sup>, le pouvoir se met en scène et cherche à s'approprier le passé glorieux de grands souverains, qui ont régné sur l'Égypte. À ce moment précis, où le sultan commence à perdre la confiance des émirs mamelouks, qui ne tarderont pas à se retourner contre lui, notamment après la mort suspecte de l'émir Badr al-Dîn, le *khazindâr*, il cherche par le biais de ces célébrations, une certaine légitimité, en particulier celle de son père, qu'il n'a pas encore acquise<sup>86</sup>.

Les condoléances des souverains étrangers présentées à son fils clôturent la célébration des funérailles de Baybars. Le sultan yéménite, avec qui les Mamelouks entretiennent des liens étroits<sup>87</sup>, Alphonse X le Sage, roi de Castille et de Léon, ont envoyé des ambassades pour présenter au nouveau souverain mamelouk leurs condoléances et en même temps exprimer leur attachement à poursuivre les bonnes relations avec les Mamelouks et à renouveler les traités de paix et de commerce<sup>88</sup>. La présence de ces ambassades au Caire est également l'occasion de féliciter le sultan al-Malik al-Sa'îd pour son accession au pouvoir.

81 Ibn Shaddâd, *Târîkh al-Malik al-Zâhir*, op. cit., p. 232.

82 Ahmad Abd al-Râziq, *La femme au temps des Mamlouks en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1973, p. 85-86 ; Julien Loiseau, *Les Mamelouks*, op. cit., p. 253.

83 Al-Yûnînî, *Thayl mir'ât al-zamân*, op. cit., III, p. 263.

84 Construite en 639/1241 dans l'île de Rawda, Entre-les-deux-palais (Bayna al-Qasrayn) et la Citadelle.

85 Construite entre 1267 et 1269 ; Ibn 'Abd al-Zâhir, *Al-Rawd al-zâhir*, op. cit., p. 272-273.

86 Al-Yûnînî, *Thayl*, op. cit., III, p. 264 ; Ibn Duqmâq, *Al-Ġawhar al-thamîn*, op. cit., p. 86-89.

87 Shâfi' Ibn 'Alî, *Husn al-manâqib al-sirriya al-muntaza'a min al-sîra al-Zâhiriya*, op. cit., p. 348.

88 Ibn Kathîr, *Al-Bidâya wa-l-nihâya*, op. cit., p. 292, cite les ambassadeurs d'Alphonse de Castille et de Léon (m. 1284) arrivés chargés de cadeaux, mais Baybars est déjà mort.

## Conclusion

Après la mort de Baybars, une fois la continuité du pouvoir assurée, rien *a priori* ne peut contester la légitimité d'al-Malik al-Sa'îd de succéder à son père. On passe ainsi d'un moment de flottement et de panique, suivies par les funérailles discrètes de Baybars, à des célébrations officielles, organisées par le pouvoir dans les lieux publics, non seulement pour honorer la mémoire d'un grand souverain, celle de Baybars, mais aussi et surtout pour célébrer l'avènement du nouveau sultan.

Au cours de cet événement important dans l'histoire des Mamelouks turcs, le calife, qui a été, rappelons-le, intronisé en grande pompe par Baybars lui-même, n'apparaît à aucun moment ; pas une seule source ne le cite, ce qui montre qu'il n'était sans doute pas au courant de ce qui se passait à la cour du sultan, qu'il était tenu à distance et qu'il était loin d'être admis dans le cercle du pouvoir mamelouk. Il n'était sollicité que lorsque le besoin se faisait sentir, pour apporter sa légitimité et accorder l'investiture au nouveau sultan<sup>89</sup>.

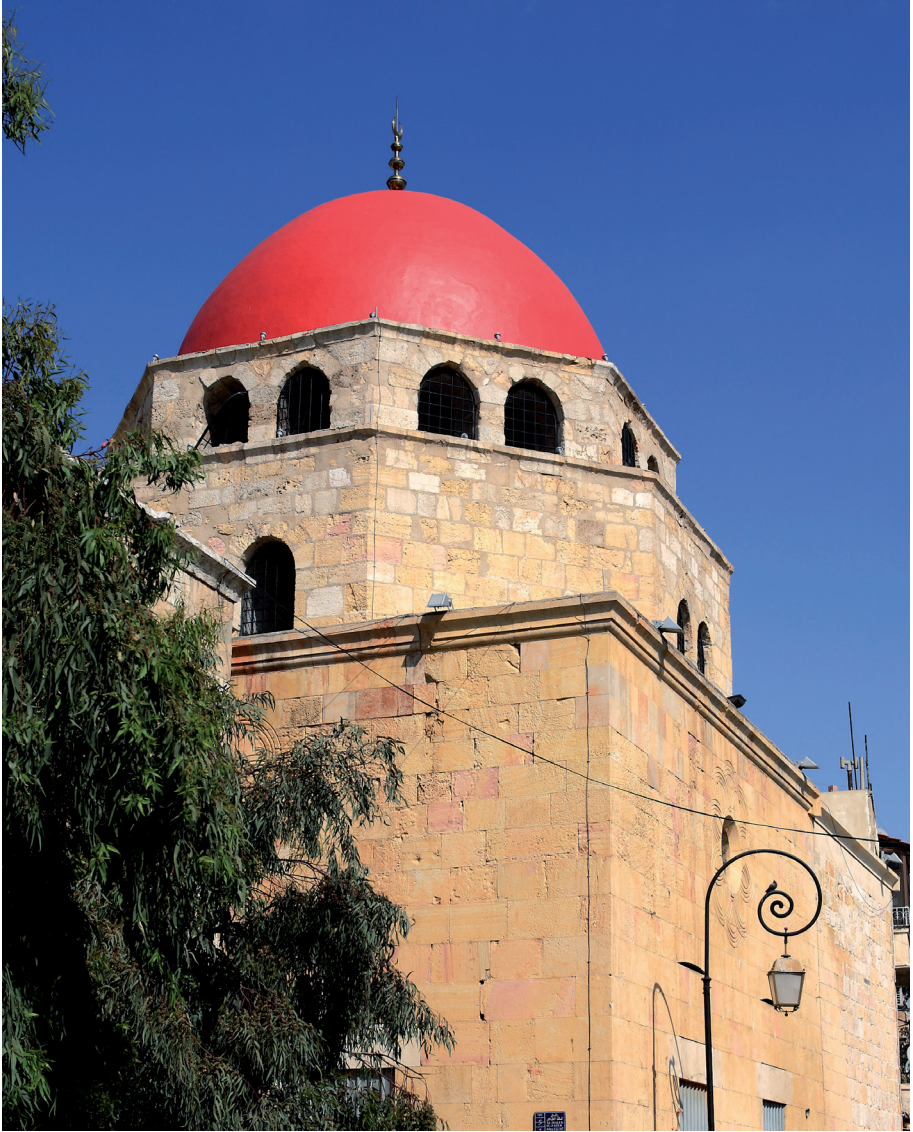
En dépit d'une mort pour le moins inattendue et de funérailles discrètes, qui ne sont pas à la hauteur du personnage, comme si Baybars était coupable de quelque chose, cela n'a pas empêché le développement populaire d'une image positive de ce souverain comme en témoignent ses *Vies*, où il devient un héros de roman<sup>90</sup>. Les récits les plus scabreux des circonstances de sa mort sont finalement occultés au profit d'une image glorieuse d'un souverain populaire. Tout comme Saladin, Baybars est entré dans la légende grâce à ses nombreuses entreprises guerrières, non seulement contre les Latins de Syrie-Palestine et les Arméniens de Cilicie, dont il réussit à réduire le territoire, mais surtout contre les Mongols, dont il parvient à stopper l'avancée. C'est le sens de l'association fréquente des deux hommes dans la mémoire collective du monde musulman<sup>91</sup>.

---

89 Jean-Claude Garcin, « Le Proche Orient à l'époque mamelouke », *op. cit.*, p. 350.

90 Jacqueline Sublet, « Un héros populaire dans un espace encombré », *Arabica*, LI, 1-2, 2004, p. 144-161.

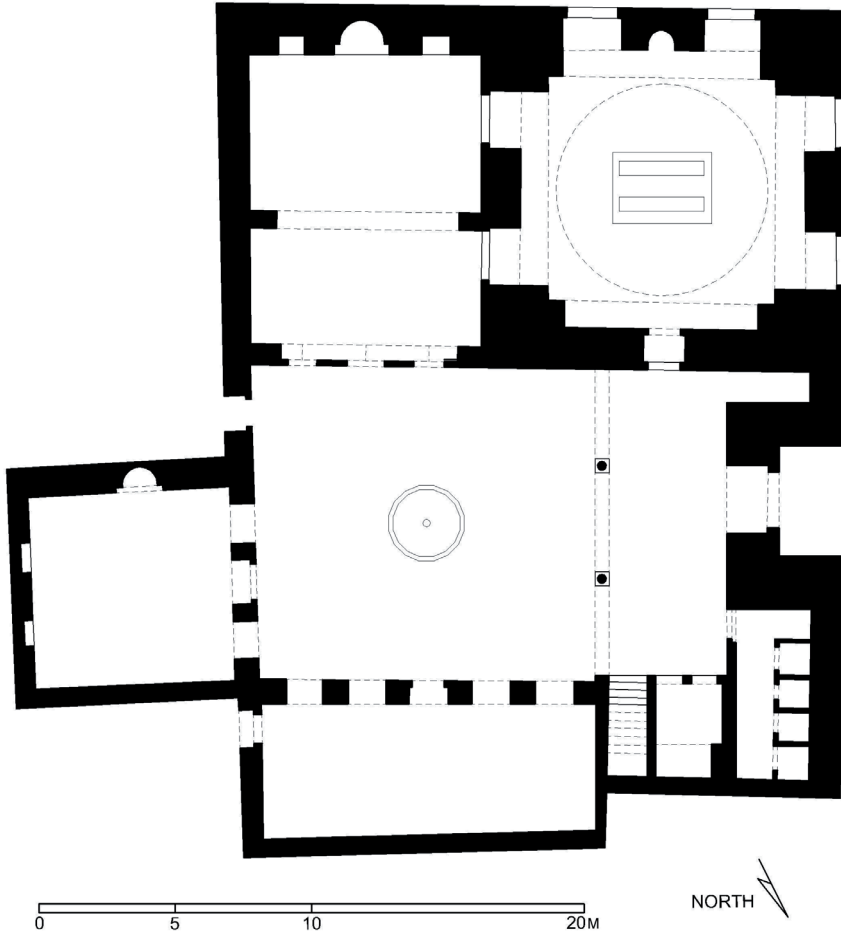
91 Anne-Marie Eddé, « Baybars et son double : de l'ambiguïté du souverain idéal », *op. cit.*, p. 73



Vue extérieure du mausolée de Baybars et de sa coupole, © Ziad Alset



Détail de l'entrée de la madrasa al-Zāhiriya, © Ziad Alset



Plan de la madrasa-mausolée al-Zāhiriya, © Nasser Rabbat



Salle du tombeau de Baybars (avant restauration), © Nasser Rabbat



Tombeaux du sultan Baybars et de son fils al-Malik al-Sa'f (après restauration),  
© Khaled Ajlani

## Résumé

Baybars prend le pouvoir en 1260 et s'impose rapidement comme l'un des plus grands souverains du sultanat mamelouk. Sa mort est pour le moins surprenante et les sources qui la rapportent présentent des divergences notables. Elle résulte d'un plan qu'il a lui-même monté pour se débarrasser d'un prince ayyûbide quelque peu dangereux. Sont examinés dans cette contribution les causes de cette mort, les moments de l'agonie de Baybars, les rituels du traitement de son corps, ses funérailles discrètes dans un premier temps, sa mise en tombeau, le deuil de ses proches et les faits qui ont suivi l'annonce officielle de son décès.

## Abstract

### Led to his trap: Sultan Al- Zâhir Baybars death (1277)

In 1260, Baybars was granted the power and was rapidly ushered as one of the mightiest sovereigns of Mamelouk Sultanate. His death is considered as surprising and the reporting sources offer indicate some remarkable discrepancies. His demise is the outcome of a plan that was conducive to remove a prospectively dangerous Ayyûbide prince. In this paper, scrutinised are the reasons leading to this death, Baybars' agony moments, the ritual procedures of his cadaver, his inconspicuous funeral at the beginning, his entombment, his relatives' mourning, and the processes endorsed after the official declaration of his demise.

# Table des matières

Introduction	5
<b>Rituels</b>	
Bruno Pottier La mort du tyran et de l'usurpateur aux IV <sup>e</sup> et V <sup>e</sup> siècles Traditions, nouvelles pratiques et nouveaux discours	11
Élisabeth Malamut De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance	29
Smilja Marjanović-Dušanić La mort et la sainteté du prince serbe	61
Mohamed Ouerfelli Pris à son propre piège. La mort du sultan al-Zâhir Baybars (1277)	79
Guy Le Thiec <i>Sic transit gloria mundi</i> ou le simple corps du pape Borgia	99
Murielle Gaude-Ferragu « Le mannequin du roi » Mort et funérailles royales en France au XV <sup>e</sup> siècle	117
Jérémie Foa « On y sentait la mort ». Les morts de Catherine de Médicis	131
Diego Carnevale Deuils politiques et cérémonies funéraires de la maison royale de Naples (XVIII <sup>e</sup> -début XIX <sup>e</sup> siècle)	153
Burak Onaran La mort du sultan détrôné (1622-1918) Un survol à travers l'histoire politique de l'Empire ottoman	163
<b>Impacts</b>	
Le poids de l'écriture	
Gérard Dédéyan Paladins ou martyrs ? Les princes arméniens au combat	185
Christiane Raynaud Perdre son prince dans les chroniques du XV <sup>e</sup> siècle L'exemple de l'Anonyme des Cordeliers et d'Enguerrand de Monstrelet	205

Héloïse Hermant  
Mort du roi et crise dynastique. La question de la continuité  
du pouvoir des Habsbourg aux Bourbons d'Espagne (1700) 221

Pierre-Yves Manchon  
La mort de Murat et la promotion romanesque d'une légitimité  
politique nationale 231

### Le poids de l'événement

Jean-Pierre Arrignon  
La mort du prince Vladimir 243

Bénédicte Brun  
Marie d'Antioche, « impératrice de triste mémoire » 255

Diane Roussel  
Conspirateurs et régicides devant le parlement de Paris  
au lendemain de l'assassinat d'Henri IV (1610) 277

Hélène Becquet  
La mort de la reine. Réflexions sur l'exécution de Marie-Antoinette  
d'Autriche-Lorraine, le 16 octobre 1793 297

György Szerbhorváth  
Les funérailles de Tito, glas de la Yougoslavie 309

Isabelle Renaudet  
Trente-neuf ans, un mois et vingt jours ou la mort de Francisco Franco 333

Charles Zaremba  
La mort du président Lech Kaczyński  
Une catastrophe aérienne et politique 345



# LA MORT DU PRINCE DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

## LE TEMPS DE L'HISTOIRE

apporte  
un éclairage  
scientifique  
sur tous  
les passés,  
priviliégiant  
la longue durée,  
en territoire  
méditerranéen et  
au-delà.

Cet ouvrage est consacré à la mort des souverains ou de ceux qui sont considérés comme des monarques même s'ils n'ont pas été couronnés. Certains sont bien connus – Constantin le Grand, Charles VI, Catherine de Médicis, Henri IV, Marie-Antoinette, Murat, Franco, Tito, etc., d'autres moins. Les approches sont autant littéraires – dans la représentation de la mort du prince et son idéalisation –, qu'historiques – dans l'événement que constituent le décès et son impact. Les funérailles conduisent les dépouilles apprêtées et souvent embaumées, exposées au public, ou représentées par leur effigie, à leur lieu d'ensevelissement, mausolées, nécropoles, églises selon un rituel bien défini où tous les acteurs ont leur place. Au contraire de la belle mort, les antifunérailles vouent les cadavres de ceux qui ont été puissants, souvent mutilés, parfois décapités, à l'infamie sur une place publique. Les rituels dépendent des circonstances, mort à la guerre ou suite d'une maladie, accident, exécution, assassinat, complot, crise de succession, publicité voulue de funérailles grandioses aux yeux du monde ou au contraire funérailles escamotées. L'écriture, qu'elle soit historiographique, hagiographique, rhétorique, journalistique ou même iconographique, joue un rôle primordial dans le récit de l'agonie, la commémoration, le dénigrement, la remémoration, l'héroïsation et la sanctification. Enfin, l'impact de la mort du prince s'inscrit dans l'histoire nationale et internationale, opposant le corps mortel au corps politique, la mort critique à la mort symbolique, le passé à l'avenir, l'après du pouvoir étant la question centrale.

En couverture :

Der Doten dantz mit figuren,  
Mayence, Incunable Bodmer  
268, d. r.

*Jérémie Foa est maître de conférences en histoire médiévale à l'université d'Aix-Marseille. Il est spécialiste de l'histoire des guerres civiles à l'époque moderne et notamment de l'histoire des guerres de religion françaises (1562-1598).*

*Élisabeth Malamut est professeur d'histoire à l'université d'Aix-Marseille. Elle est spécialiste d'histoire insulaire et urbaine et des relations politiques et culturelles de Byzance.*

*Charles Zaremba est professeur de polonais à l'université d'Aix-Marseille. Linguiste, il travaille également sur l'image de la mort dans la littérature polonaise.*